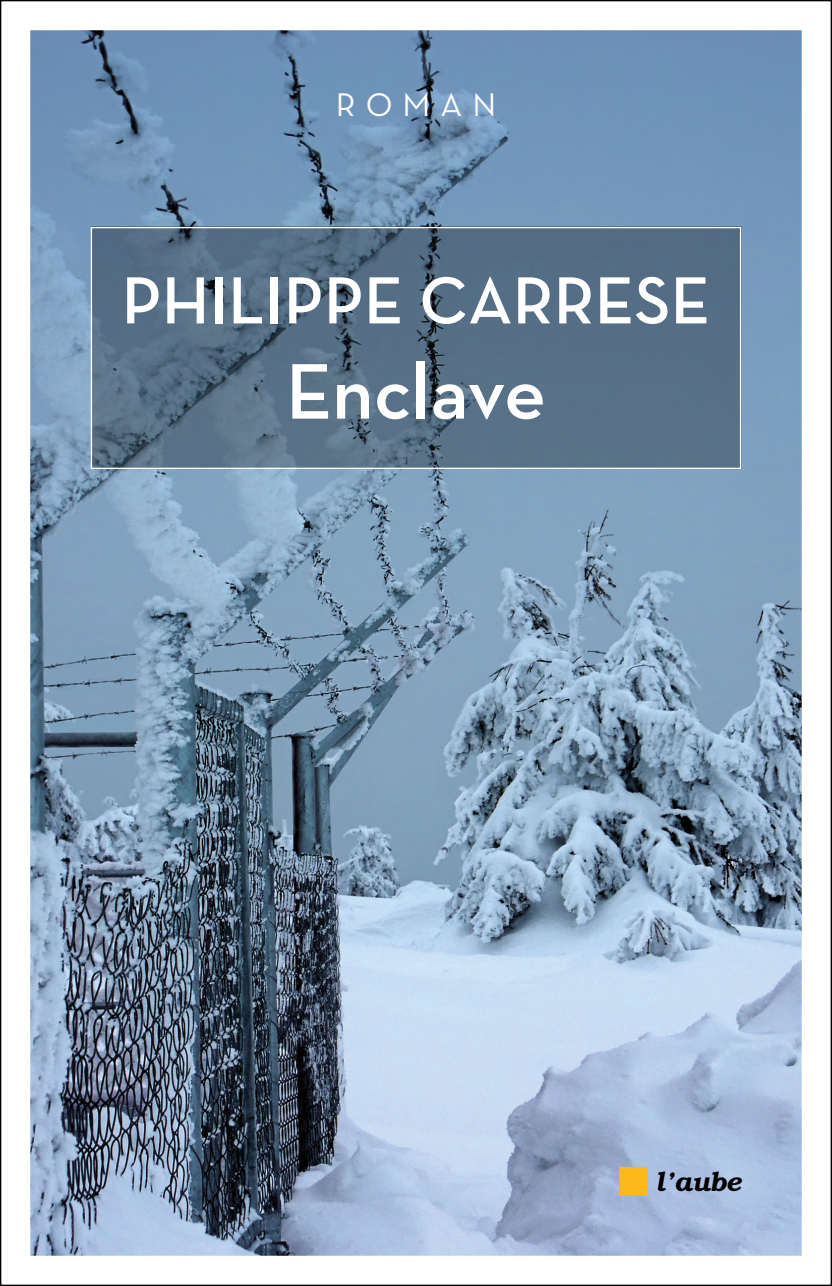




ROMAN

PHILIPPE CARRESE

Enclave

 ***l'aube***

ENCLAVE

Collection [l'Aube poche](#)
dirigée par Marion Hennebert

© Plon, 2009

© Éditions de l'Aube, 2014
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0994-5

Philippe Carrese

Enclave

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Chez le même éditeur :

Virtuoso ostinato, 2014

Les Veuves gigognes, 2014

Chez d'autres éditeurs :

Trois jours d'engatse, Fleuve Noir, 1995

Graine de Courge, Florent Massot, 1997

Tue-les, à chaque fois, Fleuve Noir, 1998

Le Successeur, Florent Massot, 1999

Le Bal des Cagoles, Fleuve Noir, 2000 ; rééd.

L'Écailler du Sud, 2012

Flocoon Paradise, Florent Massot, 2001

Conduite accompagnée, Fleuve Noir, 2002

Les Veuves gigognes, Fleuve Noir, 2005

Enclave, Plon, 2009

Marseille, Quartiers sud, Syros (série de 7 romans
jeunesse, de 2004 à 2010)

Place aux Huiles, L'Écailler du Sud, 2007 (dessins de
presse)

I. PREMIER JOUR

Ils sont partis ce matin...

Ils sont partis ce matin. Dans un silence inhabituel, les hommes se sont alignés. Tous étaient là. Même Friedmark, le responsable de l'infirmierie, était debout, ses bottes dans la neige. Une curieuse lune pas tout à fait ronde éclairait le terre-plein. Les silhouettes étaient auréolées de froid. Les ordres passaient d'une section à l'autre, murmurés. Krebs se tenait droit, mais il semblait plus petit que d'habitude. Ses yeux brillaient d'un éclat moins bleu. Krebs chuchotait à l'oreille de ses gradés, les consignes circulaient aussitôt. Le crissement du cuir dans le givre, les pas assourdis par la glace sur les planches, les cliquetis des ceintures sous le bois des crosses, toute cette agitation muette semblait irréaliste. Dankso m'avait réveillé. Il fallait que je voie, je devais. Absolument.

L'instant était trop important. Dans le même mouvement, il avait prévenu ceux allongés sur les paillasses près des fenêtres. Très peu dormaient vraiment. Ici, personne n'a jamais dormi vraiment. Pepa m'a pris par la taille pour me hisser à la hauteur du premier carreau. Pour lui aussi, il était inconcevable que

je puisse rater ce moment. À ma grande surprise, ils n'étaient pas plus nombreux que les quarante sombres pantins figés au garde-à-vous devant le gibet.

Je les imaginais cent, mille. Non. La troupe était réduite. Néfaste, bien organisée, mais réduite. Elle se réduisait depuis quelques mois, comme tout le reste... Comme les hommes, comme les vivres, comme les armes, comme les âmes. Krebs n'exprimait aucune colère. Il était pressé. Un dernier groupe de sept ombres s'est avancé depuis le bâtiment des femmes. Renate fermait la marche derrière ses filles, la mine aussi défaite que le chef du camp.

Le claquement sourd provenant de la centrale électrique a surpris tout le monde. La lumière blafarde des six réverbères de Medved' s'est évanouie. Le Palais, édifice démesuré abritant le poste de commandement, s'est fondu dans l'obscurité. Seuls les rayons de lune éclairaient la fin de cette pantomime immobile. Krebs a commencé une phrase avec son habituel ton cassant, mais le raffut des moteurs a occulté ses paroles. Cinq Opel-Blitz attendaient derrière les baraquements. Un nuage de gaz d'échappement gras a envahi l'atmosphère, dans une puanteur âcre. Un semi-chenillard s'est avancé en grinçant, ouvrant la route à la berline noire de Krebs. La voiture toussait, ses cylindres chaotiques mal irrigués par un carburant frelaté.

À un signe, les soldats ont tous grimpé dans les quatre premiers camions, avec une parfaite discipline. Le cinquième véhicule hermétiquement bâché, sans doute chargé de tous les secrets de Medved', suivait. Le convoi a passé les grilles du camp. Un homme de troupe est descendu refermer le grand portail. Les loupottes rouges au cul des véhicules se sont dissipées dans la forêt, comme les ronflements brouillons des moteurs. L'odeur des gaz d'échappement a stagné longtemps.

L'aube blafarde pointait derrière les cimes enneigées des mélèzes. La lune difforme s'éclipsait derrière les cimes enneigées des montagnes. Ils sont partis ce matin.

Nous sommes restés silencieux, abasourdis par ce spectacle. Les yeux de Dankso étaient rivés sur l'esplanade déserte. Il n'osait même pas suivre les empreintes de pneu qui fuyaient dans la gadoue glacée. Pepa était prostré, la tête entre les mains. Incrédule. Les autres hommes de la chambrée ne bougeaient pas, trop habitués à cette immobilité concentrée, gage quotidien de notre survie. Une explosion lointaine a délié les langues. Dankso a parlé le premier. Il était logique que Dankso parle le premier :

« Je suis... Enfin, ils sont... Nous sommes... »

Incapable de terminer une phrase. Incapable d'ajouter un adjectif à ce constat incroyable : nous

étions ! Nous étions encore. Mais par quel miracle ? L'écho d'une seconde déflagration a accompagné ses premiers pas sur le plancher vermoulu. Dankso a traversé le dortoir. Il n'avait aucune appréhension. Nous, oui.

Et s'ils n'étaient pas tous partis ? Si c'était une mascarade sinistre ? Une de plus ? Dankso a ouvert la porte. Nous nous sommes agglutinés contre les vitres. Dankso marchait, droit, fier, dans le froid. Il déambulait sur la scène boueuse d'un théâtre déserté. Le vieux Pepa a franchi le seuil du baraquement à son tour. Nous avons tous suivi. Une brise glaciale fouettait nos visages. Sans conséquence : l'intérieur du dortoir était aussi austère qu'une chambre frigorifique. À quelques pas de la potence, Dankso se tenait les bras en croix, les yeux dressés vers le ciel. Il aurait aimé hurler. Il parlait. Déjà, il parlait. Et le son de sa voix se perdait dans le vent de janvier.

Depuis le début de l'évacuation, tous les hommes étaient collés aux vitres des quatre baraquements qui encerclaient la cour. Tous avaient assisté au départ discret de Krebs et de ses troupes. Tous. Même les femmes, pourtant parquées dans un bâtiment aveugle dressé à l'arrière du Palais. Même les Italiens relégués à l'extrémité nord du camp, près de la fosse commune, à proximité de la scierie. Même Mateusz. Mateusz le rescapé.

Mateusz s'était traîné jusqu'au seuil de l'infirmérie dans les pas du docteur Friedmark alors que ce dernier s'éclipsait de son antre, son sempiternel mouchoir sur le nez. Un drôle de gars, ce Friedmark. Le docteur Friedmark travaillait à Dresde, avant. C'était un homme bon, droit, généreux, qui avait adopté la médecine comme moyen de sauver le monde. Il n'avait pas sauvé le monde, juste réconforté une collection de pauvres bougres en route vers l'équarrissage. Friedmark était comme ces éleveurs consciencieux qui flattent la croupe de leur cochon sur le chemin de l'abattoir, un petit pincement au cœur.

« C'est un compassionnel! »

Le jugement de Dankso était définitif, comme tout ce que faisait Dankso. Un jour qu'il sortait rétabli et à peu près vivant des mains expertes du docteur Friedmark, Dankso l'avait classé dans la catégorie des compassionnels. Par la suite, Mateusz avait passé des heures à m'expliquer ce que voulait dire « compassionnel ». Mais allez théoriser sur du vocabulaire inconnu avec un gamin de treize ans plus obnubilé par sa survie en milieu hostile que par l'enrichissement de sa culture générale ! Calé derrière une fenêtre de l'infirmérie, Mateusz le rescapé observait. Il observait Dankso faire les cent pas entre la potence et le seuil du Palais.

« Eide ! C'est terminé ! Nous sommes sauvés ! »

Pepa s'était penché vers mon oreille pour murmurer. Il pleurait en silence. Des bourrasques faisaient voler quantité de flocons depuis les arbres de la forêt qui cerne le camp. Le ciel était clair, et pourtant il neigeait.

Les baraquements se sont vidés. Quatre lignes de fourmis dociles se sont formées. Un rituel. Le rassemblement avait lieu comme tous les matins, mais une heure plus tôt que les précédents. Cent soixante fantômes se regroupaient, plus dubitatifs que résignés, perdus sans les habituels ordres aboyés. Les colonnes s'étaient reformées à l'identique, deux rangées par bâtiment : ceux de l'abattage d'un côté, ceux de la scierie de l'autre. Dankso est monté sur l'estrade du gibet. Il n'a pas forcé sur la voix pour se faire entendre dans le silence pesant. Ce matin, même les deux chocards à bec jaune, le couple qui niche sous les combles du Palais, d'habitude bavards, restaient muets. Les deux corbeaux étaient plus perturbés par les gaz d'échappement tenaces que par le départ de nos gardiens.

« Électrique ! »

Utiliser des mots simples, universels. Dankso voulait se faire comprendre par la troupe hétéroclite rassemblée sur l'esplanade. Il venait de crier, à la cantonade. Mais l'apathie était totale. Les hommes, hagards, osaient à peine dévisager leurs voisins les plus proches.

« Électrique ! »

Dankso désignait le grand portail hérissé de barbelés qui barrait l'entrée du camp. Un bras, puis un autre se sont dressés : Daniel, l'électricien affecté à la maintenance de la scierie, et Gabor, un Hongrois du bâtiment III, un homme très grand, aux bras démesurés. Dankso a fendu la foule ; ses pas soulevaient la boue, la neige formait comme des bottes autour de ses mollets. Les deux volontaires l'ont suivi jusqu'au portail sous les regards apeurés. Daniel a posé son oreille près d'un coffret d'où sortaient trois gros câbles. Il s'est approché du battant électrifié, prudent.

Nous avons tous à l'esprit les déboires de Luigi, le fanfaron italien. Dans une course éperdue, le gailard avait voulu sortir du camp, partir, franchir les barrières. C'était à l'automne dernier. Son cadavre était resté accroché pendant plus de quarante-huit heures à griller, emberlificoté dans les barbelés sur le portail du camp. Au bout de deux nuits, les services techniques de Krebs avaient consenti à couper le courant pendant cinq minutes, le temps de dégager le corps. La charité humaine n'intervenait pas dans cet acte réfléchi. C'était juste une œuvre de salut public : l'odeur de viande grillée qui s'était dégagée pendant deux jours commençait à rendre tout le camp beaucoup trop nerveux.

Daniel a croisé le regard de Dankso puis celui de Gabor le Hongrois. J'ai vu Daniel sourire. Le premier sourire. Daniel s'est signé, téméraire mais lucide. Puis

il a empoigné la porte avec une force que personne n'aurait soupçonnée pour un homme aussi fluët. Et il l'a ouverte. En partant, les Allemands avaient coupé toute l'alimentation électrique. La voie était libre. Inimaginable. Et pourtant... Dankso a fait quelques pas, puis s'est retourné vers nous.

« Pepa ? »

Pepa me tenait par les épaules. Il m'a poussé devant lui. En rejoignant Dankso, j'ai compris que ce contact charnel était beaucoup plus qu'une marque d'affection. Dans cette épreuve, j'étais un soutien physique pour lui, une béquille. Car cette libération était une épreuve terrible.

Pepa était le vétéran du camp. Il était là au début, et depuis le début. Combien déjà ? Quatre ans ? Cinq ans ? Il n'avait jamais compté. Il ne voulait pas compter, il s'y refusait. Sa vie s'était arrêtée dans une ruelle de Kosice en septembre 1940. Pepa sortait d'une réunion clandestine du Parti. La milice de Jozef Tiso les attendait. Pepa n'avait aucune idée de ce qu'étaient devenus ses camarades. Lui avait atterri dans ce camp de travail, acheminé dans un wagon plombé. Quelle ironie pour lui, le chauffeur de locomotive modèle ! Une petite journée de train avait suffi pour l'écarter de sa vie de cheminot, pour lui voler sa vie d'homme, et l'amener à Medved'. Il n'était même pas sorti des frontières de la Slovaquie, en pleine effervescence

indépendantiste. Pepa s'était mis entre parenthèses. Et, situation inouïe, la longue phrase de son existence allait bientôt pouvoir reprendre. La parenthèse de Medved' se refermait. Il ne croyait plus cet instant possible. Aucun des hommes de ce camp n'y croyait. Sauf peut-être Dankso.

« Pepa! Fais-les tous rentrer dans les baraques. Qu'ils se réchauffent. Prends trois hommes et faites le tour du camp.

— Tout le camp?

— Oui.

— Même chez les femmes?

— Même chez les femmes, Pepa.

— Et même chez les Italiens?

— Chez les Italiens aussi, Pepa!»

La puissance de la voix de Dankso était faible, mais son intonation résolue. Dankso n'en imposait pas par son physique. Il était petit, brun, maigre. Mais ici, le tour de taille n'était pas un critère: tout le monde était d'une maigreur maladive. Dankso avait été trapu, musclé. Il restait fort et résistant. Le plus surprenant chez cet homme était son regard. Un regard froid, perçant, un regard de guerrier. Ses raisonnements, aussi. Comme sa faculté à tenir des propos à la fois malins, populaires et sensés. Il imposait le respect. Dankso était un interlocuteur pour Krebs, les rares fois où les Allemands avaient demandé un avis à la chiourme.

Lorsque Dankso parlait, nous écoutions. Lorsque Dankso demandait, nous exécutions. Parce que Dankso n'avait jamais demandé l'impossible; toutes ses décisions étaient sages. La cohésion du camp, c'était lui. La dernière lueur d'espoir au milieu de la détresse absolue, c'était lui.

« Il me faut cinq hommes, Pepa! Cinq hommes capables de marcher jusqu'aux ponts des Sorcières.

— Je peux venir?

— Bien entendu, Eide... Bien entendu.»

Pepa a réquisitionné Gergö et Leos ainsi que trois volontaires du bloc II, des garçons de la banlieue de Prague, encore vaillants malgré leur séjour ici. Les trois jeunes Tchèques avaient débarqué avec le dernier convoi ferroviaire, quatre semaines auparavant. Journée mémorable. La locomotive avait rendu l'âme à quelques mètres du hangar de stockage de la scierie. Depuis, plus aucun convoi n'avait roulé entre le camp et le reste du monde, ni dans un sens ni dans l'autre. Le hangar était plein à craquer, mais ces derniers temps l'écoulement des stocks semblait être l'ultime souci de la direction.

Gergö s'est avancé. À peine dépassé le portail d'entrée de Medved', Gergö s'est figé, pris d'un malaise, d'une hallucination. Inimaginable pour lui: il pouvait marcher comme il voulait, aller où il voulait, parler à qui il voulait. Or Gergö ne voulait plus. Il n'était

plus capable de vouloir. Deux ans ici l'avaient réduit à l'état de rat d'élevage, dressé à quelques tâches aliénantes, épuisantes et répétitives. Et encore, je suis persuadé que les rats de laboratoire, une fois relâchés, partent s'égailler comme bon leur semble. Gergö n'était même plus un rat d'élevage. Il n'était plus rien. Il nous regardait nous éloigner, ses yeux ronds comme des billes dans ses orbites décharnées. Il n'a pas dit un mot. Il a regagné la foule des autres prisonniers, tous incapables de la moindre initiative, du moindre raisonnement. Pepa l'a ramené vers son baraquement. Il lui chuchota quelque chose à l'oreille ; je ne suis pas certain que Gergö entendit.

Nous sommes arrivés à Strigina Bystrina après un quart d'heure de marche dans la neige. Dans sa fuite, le convoi de Krebs avait défoncé les ornières. Les congères masquaient l'étendue de la forêt. Les frondaisons bouchaient le ciel, les hautes branches ne laissaient filtrer que de vagues lueurs. Un premier rayon de soleil timide nous a accueillis au bord du ravin aux deux ponts, là où la voie ferrée rejoint la route pour enjamber le torrent des Sorcières.

Ils sont partis ce matin. Ils ne nous ont pas laissé beaucoup de chance.

Leos, les trois Tchèques, Dankso et moi, nous tenions à l'aplomb du gouffre. Jusqu'à ce matin, deux

liens fragiles reliaient notre cauchemar au reste du monde. Les ingénieurs du Reich avaient renforcé un antique pont de pierre à l'aide de quelques poutres en béton. Puis ils avaient doublé l'accès à Medved' par une autre passerelle. Cette nouvelle structure métallique supportait les rails de la voie ferrée. Maintenant, le vieux pont de pierre pour franchir le défilé des Sorcières n'existait plus.

Les deux puissantes explosions entendues à l'aube étaient venues à bout du viaduc ancestral. Quelques tiges de ferraille rouillée sortaient des parois, où de ridicules morceaux de ciment pendaient encore. De l'autre côté des gorges, la route empierrée disparaissait après une épingle à cheveux qu'aucun véhicule n'avait jamais franchie en une seule fois. Ce chemin malaisé était le seul accès carrossable vers notre cul-de-sac. Les débris du pont de pierre gisaient plus de soixante mètres en contrebas, engloutis dans les flots tumultueux de Strigina Bystrina, le torrent des Sorcières. Strigina Bystrina n'était pas le nom officiel de cette rivière qui déroule son flot bouillonnant, été comme hiver, au fond de cette cluse encaissée. Mais c'est ainsi que les gens du pays ont toujours nommé ces rapides.

Les trains, eux, circulaient dans un interminable tunnel hélicoïdal qui grimpait à l'intérieur de la montagne pour déboucher à l'aplomb de la passerelle ferroviaire toujours en place, a priori intacte. Impensable

pour quiconque de se risquer dans ce boyau aveugle sans la carapace protectrice d'une locomotive ou de quelques wagons, même plombés. C'était désormais la seule solution pour s'échapper de Medved'. Dankso avait le regard grave, le sourcil froncé. Leos s'est aventuré sur le pont métallique. Il marchait sur les traverses, entre les rails. Son regard naviguait sans cesse du torrent des Sorcières qui grondait loin sous ses semelles à l'entrée du tunnel ferroviaire qui perçait la montagne, juste là, à une vingtaine de mètres. Dankso l'a rappelé à l'ordre :

« Arrête-toi, Leos ! Reviens sur la terre ferme.

— Pourquoi, Dankso ? Ce pont est le dernier lien entre nous et la vallée.

— Je sais bien. C'est pour ça.

— Nous sommes libres, Dankso ! Ils sont partis ! Nous aussi nous allons pouvoir partir.

— Et s'ils ont piégé ce pont-là ?

— Mais pourquoi ? C'est le dernier moyen pour passer de l'autre côté.

— Justement, Leos. Les Allemands ont pris la peine de saboter le système électrique du camp. Ils ont détruit le premier pont, celui en pierre. S'ils voulaient nous condamner à l'oubli, pourquoi le pont du chemin de fer est-il toujours en place ?

— Ils n'ont pas eu le temps, Dankso ! Ils n'ont pas eu le temps. »